

4. Une génération d'historiens devant le phénomène bourguignon

A. G. JONGKEES

Comme l'indique le titre de ma communication, je me propose de vous parler d'une génération d'historiens: celle qui est arrivée à pleine maturité dans les premières années du siècle présent, au temps où Huizinga méditait le thème du *Déclin du Moyen Age*. Cependant, j'aimerais dire d'abord quelques mots sur ce maître-livre lui-même. Après tout, n'est-ce pas de Huizinga qu'il s'agit dans ces journées? Et puis, il me faut confesser un intérêt personnel, parce que l'ouvrage que je viens de nommer, a joué un certain rôle dans ma vie. L'attrait de l'histoire, je l'ai éprouvé de très bonne heure, mais c'est la lecture de ces pages enchanteresses qui m'a finalement dirigé vers le Moyen Age et vers l'époque des ducs de Bourgogne. J'avais seize ans, je crois, lorsque j'ai fait la connaissance du *Déclin* et que je l'ai lu avec émerveillement, sans en apercevoir toutes les richesses, bien entendu. Je soupçonne que la splendeur d'une prose inégalée dans l'historiographie néerlandaise - et dont beaucoup se perd fatalement dans les traductions - a contribué à cette séduction. Mais j'ai relu le livre depuis, plusieurs fois, avec des yeux plus critiques. Le charme est resté et mon admiration a monté.

Réfléchissant, à la fin de sa vie, sur les étranges débuts de sa carrière d'historien, Huizinga a avoué qu'il n'avait jamais été un vrai érudit, jamais un spécialiste de quoi que ce soit. Il nous a fait observer que, dans ses études et dans ses publications, il avait passé d'un sujet à l'autre, sans plan préconçu, et il nous a invité à le voir comme un papillon dans les jardins de l'esprit, qui descend sur une fleur, puis sur une autre, qui en goûte la saveur pendant quelques instants et s'en va ailleurs. (I, 41)

Pas un vrai érudit? Il faut bien l'en croire, mais on est tout de même tenté de protester. Car, enfin, qu'est-ce que c'est qu'un érudit? Pourtant, je ne veux pas disputer sur le mot. Je me souviens d'une parole méprisante de Georges Lefebvre (dans une publication posthume) à l'égard de Jacob Burckhardt, qu'il n'avait sans doute jamais lu, ou bien mal: 'ce n'est pas un érudit... Il ne s'intéresse qu'aux arts'.¹ Et je dis: tant pis pour l'érudition! Si par 'érudit' on entend ce que Burckhardt ne fut pas, alors non, assurément, Huizinga n'a pas été un érudit.

1. G. Lefebvre, *La naissance de l'historiographie moderne* (Paris, 1971) 272.

Un spécialiste pas non plus, du moins dans l'acception banale de ce terme: un savant campé dans un seul coin de l'histoire, ou se concentrant sur un pays, une époque, un sujet. La production historiographique de Huizinga, dans laquelle des études d'histoire locale et des dissertations d'intérêt mondial vont de pair, est en effet d'une variété étonnante. Étonnante, parce qu'il ne s'agit pas d'élucubrations faciles de polygraphe, mais d'écrits qui montrent presque partout, et quels que soient leur importance ou leurs sujets, la même maîtrise, la même sagesse, le même sens de la vie et de l'histoire. Toujours est-il que la postérité n'a pas hésité à saluer en lui un des maîtres, un des grands maîtres, dans le domaine de l'histoire de la culture et de la civilisation.

Quant à l'époque, je ne crois pas errer lourdement si je suppose que, pour plusieurs parmi vous, le nom de Huizinga, en tant qu'écrivain, n'évoque pas, ou n'évoquera plus, tout d'abord le diagnosticien pénétrant des maux de son temps, ni le découvreur de l'élément ludique des civilisations, ni l'explorateur perspicace de la société américaine, ni le biographe d'Érasme, ni ... Mais pourquoi continuer l'énumération? Avant tout cela, pour le public d'aujourd'hui, Huizinga est toujours le peintre merveilleux d'une grande civilisation qui se fane et se meurt, le révélateur d'un monde passionné et passionnant, tout en contrastes: la société franco-bourguignonne du moyen âge finissant - il est tout d'abord l'auteur de ce très beau livre, paru en 1919, qui s'appelle *Herfsttij der Middeleeuwen*, 'Automne du Moyen Age', mais qui est devenu en Français: *Le Déclin*. J'espère que vous me permettrez de citer dorénavant le *Déclin du Moyen Age* par l'abréviation de son titre primitif, le *Herfsttij*.

Du reste, si je me suis trompé, je suis en bonne compagnie. Des douze ou treize volumes qu'il a produits, Huizinga lui-même paraît avoir considéré le *Herfsttij* comme le plus important. (I, 38)

Il s'est toujours souvenu de la genèse de cette oeuvre maîtresse. La civilisation qui a produit un Jan van Eyck, un Roger van der Weyden, un Memlinc, l'avait beaucoup préoccupé depuis qu'il avait contemplé, vers la trentaine, à l'exposition de Bruges, en 1902, ce qu'on appelait alors les 'primitifs flamands'. Il avait admiré, il avait été captivé et il s'était étonné. Cet art si serein, qui fait songer à des cloîtres silencieux, à Ruusbroeck, à la Devotio Moderna, était pourtant né dans les milieux bruyants et agités de la cour et de l'aristocratie, chevaleresque ou bourgeoise. Cet art qui nous ravit, avait pourtant poussé sur le même sol, et sous le même climat, qu'une poésie qui nous assomme par sa fadeur, sa rhétorique, ses allégories. Comment résoudre les contradictions? Cet art, si naturaliste à beaucoup d'égards, était pourtant d'inspiration encore toute médiévale. Est-ce qu'il fallait le considérer néanmoins comme l'annonce de la Renaissance, comme Louis Courajod l'avait enseigné? Est-ce qu'il était bien vrai que Renaissance et réalisme étaient indissolublement unis? Et comment en était-il de la société qui s'était exprimée dans les

peintures des maîtres néerlandais, mais en même temps dans les poèmes des rhétoriciens?

Des questions comme celles-ci occupaient donc l'esprit de Huizinga depuis quelques années déjà, lorsque l'idée lui est venue de concevoir, et de présenter, la civilisation des anciens Pays-Bas bourguignons, non pas comme l'aube de la Renaissance, mais au contraire comme le crépuscule du Moyen Age. Cette idée lui est venue, en 1906 ou en 1907, pendant une promenade d'après-midi le long du canal Damsterdiep, aux environs de Groningue. (I, 38-39) On peut supposer que ce qui, à ce moment, a fait 'jaillir l'étincelle', ce fut la lecture d'un livre de Fierens-Gevaert, paru en 1905, et qui s'appelait *La Renaissance septentrionale*.² Ce fut un défi porté à des convictions qu'il s'était peu à peu formées.

Huizinga a peut-être composé des livres plus parfaits du point de vue formel (et je songe notamment à ce joyau intitulé *Nederland's beschaving in de 17e eeuw*, 'la civilisation néerlandaise au XVIIe siècle', dont il n'existe toujours pas de traduction française, que je sache), il a traité de matières en apparence plus universelles, mais il n'a jamais écrit rien d'aussi puissant. Le *Déclin du Moyen Age*, le *Herfsttij*, est non seulement le plus gros des ouvrages qu'il a publiés, non seulement le travail qui l'a rendu célèbre, mais c'est bel et bien son chef d'œuvre et l'un des grands livres d'histoire de notre temps, malgré les limitations inhérentes à sa conception et à sa documentation, ou peut-être à cause de ces limitations.

M. Hugenholtz nous rappellera les critiques que le *Herfsttij* a suscitées autrefois.³ Il n'y a pas lieu de nous y arrêter longtemps, d'autant moins qu'elles se réduisent, en grande partie, à des regrets que Huizinga n'ait pas conçu un autre livre que celui qu'il a, en effet, voulu écrire. Un exemple: dès le début du *Herfsttij*, Huizinga a clairement annoncé que ce n'était qu'un seul aspect, à ses yeux évidemment l'aspect le plus caractéristique, de ce monde bigarré et divers des XIVe et XVe siècles qu'il avait entendu éclairer, sans prétendre à une interprétation totale (III, 3) - et pourtant, c'est précisément cette ambition-là qu'on lui a souvent attribuée. Partant de là, on avait beau jeu de lui reprocher de n'avoir pas vu ceci ou cela, d'avoir laissé dans l'ombre des secteurs importants de la société d'alors... Ensuite: ce Moyen Age finissant préluait tout de même à la Renaissance. Un changement des formes d'expression devançait un changement des esprits. Inversement, les oripeaux flamboyants recouvraient parfois des sentiments qu'on croyait particuliers à la Renaissance. Il y a des interpénétrations, des transitions, des mutations perpétuelles, qui ne se rapportent jamais à l'ensemble de la civilisation.

2. [H.] Fierens-Gevaert, *Études sur l'art flamand: La Renaissance septentrionale et les premiers maîtres des Flandres* (Bruxelles, 1905).

3. *Infra*, 233-245.

Huizinga l'a déclaré avec force (III, 270) :⁴ opposer Moyen Age et Renaissance, comme deux entités culturelles, cohérentes et compréhensives/qu'est-ce/que c'est sinon 'mettre en scène une allegorie, dans le genre du combat de Mardi Gras et Mercredi des Cendres, tel que Breughel l'a représenté'? (III, 497)

Tout cela, donc, Huizinga l'a fort bien vu, et il n'a pas permis à ses lecteurs de l'oublier ... dirait-on. Mais voici, après tant d'autres, M. Peter Burke qui vient de nous répéter, l'autre jour, que Huizinga a méconnu le mouvement en histoire, qu'il a quelque peu négligé les transformations culturelles!⁵

Huizinga a toujours reconnu qu'il est dangereux de vouloir comprendre sous un dénominateur unique la totalité de la vie d'une époque, avec ses variations et ses complications infinies. Il peut paraître paradoxal, si, plus tard, l'auteur du *Herfsttij* reproche à un grand manuel d'histoire,⁶ donc en principe un ouvrage de synthèse, d'avoir abusé, dans sa présentation des derniers siècles du Moyen Age Occidental, des notions de désagrégation, déclin, débâcle, ruine. (III, 564 sv.) En réalité, il n'y a pas de contradiction.

On a pourtant formulé des objections plus pertinentes. On nous a fait remarquer que Huizinga, plusieurs fois, a relevé comme caractéristiques de l'automne médiéval, des phénomènes qui ne sont nullement particuliers à cette époque, qu'il a parfois confondu 'l'homme de la fin du Moyen Age' avec 'l'homme du Moyen Age' tout court, voire avec 'l'homme éternel'. La critique n'est pas sans fondement. Mais est-ce que Huizinga, dont l'intelligence et (quoi qu'il en ait dit) l'érudition étaient considérables, aurait ignoré que l'un ou l'autre trait qui l'avait frappé dans la mentalité, ou la sensibilité, ou encore dans les conditions d'existence, des gens des XIVe et XVe siècles peut se rencontrer plus tôt, ou plus tard, ou ailleurs?⁷ Ce qui lui importait, évidemment, c'était le mélange et le dosage de ces éléments qui ont conféré à une civilisation, en l'occurrence celle de l'automne du Moyen Age occidental, sa saveur distinctive.

On a critiqué encore - non sans quelque pédanterie, et pas toujours sans perdre de vue le but que Huizinga s'est proposé lui-même - la documentation du *Herfsttij*,

4. Cf. le commentaire de H. Schulte Nordholt, *Het beeld der Renaissance* (Amsterdam, 1948) 307 sv.

5. P. Burke, 'The History of Ideas: The Models and the Methods to come', *The Times Literary Supplement*, Nov. 24, 1972, 1436: article d'ailleurs rempli de bon sens.

6. Il s'agissait du t. VII. 1 de la collection Peuples et Civilisations: *La Fin du Moyen Age*, I: *La désagrégation du monde médiéval, 1285-1453* (Paris, 1931).

7. Du reste, il n'est pas toujours facile de déterminer ce qui est vraiment 'de l'époque'. Lucien Febvre, qui, après R. Stadelmann, *Vom Geist des ausgehenden Mittelalters* (Halle S., 1929) 11 n. 1, et d'autres, a reproché à Huizinga un manque de discrimination à cet égard (1941: *Combats pour l'Histoire*, Paris, 1953, 226-229), l'a démontré lui-même. N'est-il pas arrivé à ce parfait connaisseur du XVIe siècle français de citer, pour illustrer un aspect de la France gaillarde du temps de la jeunesse de François Ier, un passage bien 'rabelaisien' (*Amour sacré, amour profane: Autour de l'Heptaméron*, Paris, 1944, 33), sans se douter qu'il avait affaire à un emprunt au *Pseudo-Turpin*, écrit près de quatre siècles plus tôt?

qui comprend à peu près exclusivement des chroniques et des oeuvres littéraires dans le sens le plus large du mot. On a regretté que son auteur ne s'est servi d'autres sources qu'incidentellement, et pourvu qu'elles fussent imprimées. Sans doute, les inventaires, les testaments, les pièces de procès, les lettres de rémission, les registres urbains, les comptes ..., récitent-ils une foule de particularités vivantes dont Huizinga aurait pu tirer plus de profit qu'il ne l'a fait. Il ne faut pas supposer, cependant, qu'il aurait entretenu je ne sais quelle prévention absurde à l'égard des archives. (cf. I, 37) S'il les a négligées ici, ce fut sans doute à bon escient, parce qu'il aura jugé que, pour son objet, il n'en avait pas besoin. Est-ce qu'il a eu tellement tort? De toute façon, travaillant seul, il lui aurait fallu se contenter forcément de quelques sondages dans la masse des documents manuscrits. Je suis convaincu que le rapport de ces sondages aurait, par-ci par-là, enrichi le tableau que Huizinga a conçu; je suis également persuadé que ce supplément d'information n'en aurait changé, de façon appréciable, ni la composition, ni la répartition des couleurs.

Je parle de tableau et de couleurs. Non par hasard, car en écrivant le *Herfsttij*, Huizinga s'est révélé, inopinément,⁸ peintre autant que poète, 'l'un de ces poètes de génie qui portent en eux la représentation d'un monde disparu et qui savent la communiquer de façon inoubliable'.⁹

Cette façon de concevoir l'histoire, cette façon de la présenter, ce style inimitable, qui ont tant déconcerté, au début, les graves gens du métier! Il y a longtemps que les préventions à cet égard se sont dissipées, mais je me voudrais de passer sous silence des qualités si frappantes, des qualités qui sont dues, en grande partie, au trait visuel, sensoriel, très développé, que comportait la structure mentale de Huizinga historien.

Lisez, ou relisez, dans le discours inaugural de Groningue, prononcé le 4 novembre 1905, (VII, 3-28) ce qu'il dit le 'l'élément esthétique de nos conceptions historiques' et de la valeur de l'impression vivante. Vous y rencontrerez des observations comme celle-ci: Pour qui a visité Ravenne, l'image du Bas-Empire est pour toujours illuminé par 'la splendeur rigide, le scintillement vert et or de San Vitale, le crépuscule bleu nuit du mausolée de Galla Placidia'; ces mosaïques nous aident 'à mieux comprendre l'histoire, c.-à-d. à la voir'. Ou cette autre, à propos d'une phrase d'Hérodote¹⁰ sur les émotions de Xerxès contemplant son armée arrivée au bord de l'Hellespont:

8. Cf. C. T. van Valkenburg, *J. Huizinga: zijn leven en zijn persoonlijkheid* (Amsterdam-Anvers, 1946) 42 sv.; L. Huizinga, *Herinneringen aan mijn vader* (La Haye, 1963) 61 sv.

9. En préparant pour l'impression ma communication, je me suis permis d'insérer ici cette phrase de mon ami Jean Richard, tirée d'une lettre qu'il a adressée aux étudiants d'Histoire de Groningue, et qui a été publiée dans le no 26, consacré à la mémoire de Huizinga, de leur revue *Groniek*, VI (1972-73) 149.

10. *Historiae*, VII, 45.

Et nous voyons immédiatement: la lumière du soleil sur les voiles blanches, le grouillement des foules humaines, l'éclat de leurs armures et les taches rouges de leurs costumes. Nous entendons le bruit de leurs voix, et le clapotement des vagues, nous sentons la brise salée_____

A l'origine, il y a eu, chez Huizinga, 'un vague désir, nourri surtout de notions d'art', d'un contact direct avec l'Occident médiéval; puis, à Bruges, une révélation visuelle. (I, 32 sv.) Huizinga a toujours aspiré à une vision immédiate du passé, qu'il apercevait en formes: les formes de la vie et de la pensée dont parle le sous-titre du *Herfsttij*. Pour lui, l'Histoire, en soi une forme dans laquelle notre esprit cherche à comprendre le monde, est toujours, en tant qu'activité de cet esprit, mise en forme du passé humain. (cf. VII, 33, 69-84, 99, etc.¹¹) La perception historique est essentiellement une évocation d'images. (I, 35)

Forme, image, couleur: sous la plume de Huizinga, ces mots reviennent continuellement. Il voit le passé en formes, mais encore plus, peut-être, en couleurs: ce chaperon écarlate, ce manteau violet, ces chausses mi-parties de rouge et de blanc. Non seulement Huizinga voit les couleurs, souvent il les pense aussi. Le sentiment de vengeance: noir comme un catafalque; le XVe siècle: un temps rouge; Postentation bourguignonne: rouge pourprée; la Renaissance: pourpre et or; leXVIIIe siècle: bleu clair et doré, mais passant à des tons plus sombres - quel autre historien, les grands visionnaires Michelet et Carlyle mis à part, aurait pu se permettre cela sans se couvrir de ridicule?

S'il y a de l'esthète en Huizinga (mais éloigné de toute préciosité), il est et il reste, toujours et partout, historien d'abord. S'il a parfois regardé le passé par des yeux de peintre, ce ne fut pas en peintre d'histoire, brosser de larges tableaux d'apparat, ni en peintre de genre, à la recherche du pittoresque. Il était plutôt comme un grand portraitiste très intelligent et très sensible, qui se place devant son sujet, qui l'observe, et qui, à travers les formes visibles, cherche à le saisir dans son essence.

Donc, pour revenir à ce que j'ai dit tout à l'heure, Huizinga n'a pas été trop impressionné par les étiquettes suggestives qu'on est convenu d'attacher aux époques ou aux civilisations. A son avis, il ne fallait pas prendre au pied de la lettre ces grandes abstractions. Il n'est pas étonnant, alors, qu'il n'ait jamais été entièrement content de ce titre 'Automne du Moyen Age', qui, paraît-il, lui avait été suggéré par la poétesse Henriette Roland-Holst.¹² Son ami Van Valkenburg nous a appris

11. Je me demande si cette insistance sur les formes, cette appréciation de l'Histoire comme morphologie, qui a été attribuée à une influence de Heinrich Wölfflin (C. Antoni, *Vom Historismus zur Soziologie*, übers. v. W. Goetz, Stuttgart, s.a., 251), ne doit pas beaucoup à une prédisposition que Huizinga a rationalisée après.

12. Van Valkenburg, *Huizinga*, 143.

que l'image était trop sentimentale, trop poétique à son gré;¹³ on peut soupçonner aussi que le terme de 'Moyen Age' l'ait inquiété quelque peu. 'Le siècle de Bourgogne': tel est le titre qu'il aurait préféré, mais auquel il lui avait fallu renoncer lorsque, à l'examen, le cadre bourguignon s'était révélé trop étroit pour embrasser l'ensemble qui s'imposait: la France aussi bien que les Pays-Bas. (III, 4)

Excès de scrupule, peut-être. D'autres, même des Français, n'avaient pas fait de difficulté à comprendre la France entière du XVe siècle sous le vocable de 'Bourgogne', tout au moins pour caractériser les arts et la vie des cours.¹⁴ Et l'extension de ce terme aux civilisations française et néerlandaise en dehors de la domination des ducs Valois avait paru naturel à Huizinga lui-même, lorsqu'il exposa dans un long essai, trois ans avant la parution du *Herfsttij*, l'essentiel de sa problématique.¹⁵ Car, à ses yeux, la Bourgogne des grands ducs n'est pas seulement l'entité politique qui lie les Pays-Bas et la France. C'est surtout le milieu où la connexion de l'art avec la société est particulièrement sensible et où le caractère spécial de la civilisation occidentale du XVe siècle est le plus marqué. Aussi bien, la Bourgogne, sinon toujours en vedette, est-elle présente à chaque page du livre de Huizinga.

Elle est bien mieux en évidence, cependant, dans deux écrits qui ont précédé le grand ouvrage: l'essai sur 'l'art des Van Eyck dans son rapport avec la vie de leur temps', (III, 436-482) auquel je viens de faire allusion, et une étude des 'origines du sentiment national néerlandais', (II, 97-160) dont je parlerai tout à l'heure, mais dont je voudrais dire dès maintenant qu'elle a une valeur autonome. Non seulement Huizinga y a traité d'un sujet qu'il a laissé de côté dans son livre, mais c'est, dans son genre, un travail non moins remarquable.

Pour Huizinga, en effet, l'attrait de l'époque bourguignonne a été doublé. D'abord et surtout, elle le fascinait par sa civilisation. Mais l'Européen foncièrement patriote qu'il fut, ne pouvait pas ne pas être frappé par l'intérêt que présentait l'expérience bourguignonne du point de vue national néerlandais. De ces deux sources d'inspiration sont sortis deux courants parallèles que l'on peut suivre au long de son oeuvre.

Pendant la longue élaboration du *Herfsttij*, Huizinga a acquis une intelligence des choses humaines qui a illuminé tout son travail ultérieur, et qui unifie quand même sa production si variée. Elle se montre dans ses essais sur la Renaissance, dans ses analyses d'autres civilisations, passées ou contemporaines, et notamment dans le

13. M. J. Kamerbeek, après avoir remarqué dans la discussion, que cette métaphore a une résonance décidément pré-raphaélite, a appelé mon attention sur le passage suivant de William Morris: '... that glorious autumn which ended the good days of the mighty art of the Middle Ages ...': 'The Prospect of Architecture in Civilization' (1881), *Collected Works*, XXII, *Hopes and Fears for Art* (Londres, 1914) 147.

14. Notamment L. de Laborde et L. Courajod. Voir *infra*, n. 18 et n. 27.

15. 'De kunst der Van Eyck's in het leven van hun tijd', *De Gids*, LXXX (1916)i, 440-462; ii, 52-82.

Homo ludens, où il a approfondi et généralisé, après vingt ans, une des idées maîtresses de son livre de 1919

De même, au cours de son papillonnage, la fascination de l'époque bourguignonne ne l'a jamais quitté. Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à feuilleter les 'Oeuvres complètes', notamment les tomes II, III et IV, ou à parcourir la bibliographie chronologique qui se trouve à la fin. Au début des années trente, invité à faire un cours public à la Sorbonne, Huizinga a repris le thème des origines d'une nationalité néerlandaise à l'époque des ducs de Bourgogne. (II, 161-215) Immédiatement après, il en a traité encore une fois devant des auditoires allemands (II, 238-265) et il a exécuté en outre, pour les *Annales de Bourgogne*, son portrait moral de Philippe le Bon. (II, 216-237) Soit dit en passant: c'est cette caractéristique du duc, plutôt que le *Herfsttij*, qui fait regretter qu'il n'ait puisé que dans des sources littéraires.

Mais en dehors de ces essais, qui s'appellent franchement: 'État bourguignon', 'Burgund', 'Philippe le Bon', et en dehors d'autres études sur la nation néerlandaise, ou sur le sentiment national en général, il y a, dans l'oeuvre de Huizinga, de nombreux articles et compte-rendus qui font foi de même intérêt. C'est comme une mélodie de fond, qui résonne pour la dernière fois dans une allocution à ses co-prisonniers au camp de Sint-Michielsgestel, le 3 octobre 1942, pour commémorer la délivrance de Leyde en 1574. Évoquant l'aspect de la ville assiégée, et promenant ses auditeurs autour des fortifications. Huizinga a rencontré une tour appelée 'Bourgogne'. Et le voilà lancé dans une longue digression sur le prestige durable de ce nom auprès de nos ancêtres. (II, 52-53) Si nous ne l'avions pas remarqué nous-mêmes, un des fils du grand historien, dans les si émouvants souvenirs qu'il nous a donnés, nous aurait rappelé que la Bourgogne médiévale et Jan van Eyck avaient été pour son père, jusqu'à la fin, des réalités vivantes.¹⁶

Des réalités vivantes, ils l'avaient été dès le moment où, dans l'ambiance évocatrice de Bruges, le jeune Huizinga s'était recueilli devant les figures graves et solennelles, les visages pleins de mystère, immortalisés par les Van Eyck et leurs émules, et qu'il avait senti le besoin de comprendre, et de faire comprendre, cet art dans son rapport avec la vie de ce temps, de ce XVe siècle bourguignon.

Il faut dire que la conjoncture était alors favorable à un tel projet. D'autres que moi ont parlé, et parleront, de l'atmosphère mentale aux alentours de 1900, beaucoup mieux que je ne saurais le faire. Je me bornerai donc à constater que, pour les études bourguignonnes, les années d'avant la première Guerre mondiale, où florissaient l'Art Nouveau et les Arts and Crafts, ont été, dans toute la force du terme, la Belle Époque. Un nombre étonnant de travaux fondamentaux ou novateurs ont vu le jour dans ce temps-là. Sans doute, ces études sont loin d'avoir été

16. Huizinga, *Herinneringen*, 143

négligées auparavant. Depuis Gustav Waagen, les anciennes écoles flamandes de peinture avaient soulevé un intérêt croissant, mais c'est surtout sur l'histoire politique que l'attention s'était concentrée. Or, le XIXe siècle ayant été, entre beaucoup d'autres choses, l'ère des nationalités, les faits et gestes des ducs de Bourgogne avaient été traités, inévitablement, dans le cadre des histoires nationales. Souvent de manière excellente. Songeons à Jules Michelet, à Vallet de Viriville, à Du Fresne de Beaucourt en France, à Reiffenberg, Kervyn de Lettenhove, Paul Fredericq en Belgique, à ces éditions de chroniques et d'autres textes historiques, dont nous tirons toujours profit. Toutefois, pour apprécier à sa juste valeur le rôle historique de la maison de Bourgogne, ce point de vue national n'est guère le plus avantageux. On tend à projeter en arrière les valeurs du présent. On tend à négliger une partie ou l'autre du vaste domaine des ducs. On tend à les considérer uniquement, soit comme des princes français, soit comme des princes belges ou néerlandais, et à évaluer leur oeuvre en raison de ses conséquences pour les destinées de la France, ou des 'basses régions', ou encore des pays allemands. Fort naturel, et même fort légitime, tout cela. Seulement, cela fait oublier qu'on a affaire à une maison princière des XIVe et XVe siècles, dont l'action ne peut pas être mesurée à l'étalon national moderne.

En 1824 déjà, le baron de Barante, qui avait encore eu le sens des forces purement dynastiques, avait sans doute consacré son épopée néogothique 'aux progrès successifs et à la chute de la vaste et éclatante domination des princes de Bourgogne', mais il avait entendu chanter en même temps 'une des époques les plus fécondes ... de nos longues annales', - 'nos annales' étant celles de la France.¹⁷ Depuis lors, ce ne fut que rarement si l'histoire des grands ducs et de leur puissance, pour ne pas parler de la civilisation qui s'était épanouie sous leur égide, étaient envisagées comme des sujets dignes d'être étudiés pour eux-mêmes, pour leur intérêt intrinsèque. Quand cela arrivait, c'était le plus souvent à propos de la carrière dramatique de Charles le Téméraire, ou par rapport à un sujet spécial: l'ordre de la Toison d'or, par exemple, ou l'organisation militaire.

Un seul ouvrage d'ensemble sur la dynastie, considérée dans son importance pour les arts et les lettres, a été entrepris. Le comte Léon de Laborde, qui s'était attaché à cette tâche, a fait oeuvre de pionnier dans les archives. Il a réalisé l'édition, en trois volumes, d'un recueil de documents très précieux.¹⁸ Malheureusement, l'édifice destiné à s'élever sur ces assises ne s'est jamais matérialisé.

Plus rares encore, les historiens qui eussent pris suffisamment de distance des

17. [P. A. P. B.] de Barante, *Histoire des ducs de Bourgogne de la maison de Valois*, Gachard, ed., I (Bruxelles, 1838) 15.

18. [L.] de Laborde, *Les ducs de Bourgogne. Études sur les lettres, les arts et l'industrie pendant le XVe siècle, et plus particulièrement dans les Pays-Bas et le Duché de Bourgogne*, 2e partie: *Preuves* (3 vol., Paris, 1849-52).

catégories de leur temps pour concevoir les destinées de la maison de Bourgogne comme un phénomène en soi. Jacob Burckhardt fut de ceux-là. Le voici qui propose à un jeune ami d'écrire un livre sur Charles le Téméraire, sujet qu'il qualifie d'européen et oecuménique' par excellence:

In später, abgeleiteter Zeit, da das Lehnswesen in allen Fugen kracht, bildet sich ein eigenthümlicher neuer Staat, der noch überall die Formen respectiert, aber doch zu einer völlig selbständigen Ausbildung hinstrebt¹⁹.

Ailleurs, il s'est demandé, comme Huizinga se le demandera plus tard, si, avec un duc Charles moins téméraire, cet État en devenir aurait pu se consolider et durer. Comme Huizinga encore, Burckhardt incline à l'affirmer. Continuant de rêver, il s'imagine cet État, dans l'Europe déchirée du XVIe siècle, comme une grande île de paix, de prospérité, d'art, d'industrie, de culture tranquille.²⁰ Et l'on songe de nouveau à Huizinga, lorsque Burckhardt écrit, encore à propos du projet bourguignon:

Sie sehen, ich liebe Themata, die rittlings auf der Grenzscheide zwischen Mittelalter und neuere Zeit schweben. Das vielgestaltige Leben solcher Zeiten um seiner Vielgestaltigkeit und Lebendigkeit willen zu schildern, ist wahrhaft erfrischend²¹.

Ces pensées de Burckhardt ne se sont guère répandues, de son vivant, hors du cercle de ses correspondants, hors des murs de sa salle des cours ou de son cabinet de travail. Huizinga, au temps où il méditait le *Herfsttij*, n'a pas pu les connaître. Cela ne veut pas dire que ces assonances eussent été fortuites. Elles prouvent son accord intime avec le grand Bâlois, qu'il vénérât dès ses années d'étudiant,²² affinité qui a sans doute contribué à transformer l'orientaliste qu'il fut en l'historien qu'il deviendrait.

L'événement de Bruges, en 1902, qui donna le branle à cette conversion, fut suivie de près, à Paris, par une exposition des primitifs français. Ici l'amour-propre national était en jeu, mais ce n'en fut pas moins un émerveillement. Impossible, après cette démonstration éloquente, de prétendre tracer une frontière rigoureuse entre l'art néerlandais et l'art français à l'époque bourguignonne, - ou entre les milieux qui les ont produits - ce que Huizinga n'a pas tardé à reconnaître. Venait

19. Jacob Burckhardt, *Briefe*, M. Burckhardt, ed., V (Bâle-Stuttgart, 1963) 79 (no 536, du 11 avril 1870: concept).

20. Jacob Burckhardt, *Historische Fragmente*, W. Kaegi, ed., (Stuttgart, 1957) 99 sv. (= Jacob Burckhardt, *Gesamtausgabe*, VII, A. Oeri, E. Dürr, ed., Stuttgart, 1929, 36). Cf. *Ibidem*, XIV, E. Dürr, ed., (Stuttgart, 1933) 50 sv.

21. Jacob Burckhardt, *Briefe*, V, 77 (no. 535, du 30 mars 1870); cf. 126-128 (no. 566, du 30 avril 1871).

22. Van Valkenburg, *Huizinga*, 12.

enfin, encore à Bruges, la somptueuse exposition de la Toison d'or, qui a inculqué aux esprits la notion de la magnificence des ducs de Bourgogne, de ce faste dont on nous a entretenu tant de fois depuis, et à satiété.

Il ne faut pas méconnaître, en effet, l'importance de ces faits de 1902, 1904 et 1907, pour une génération dont l'idée qu'elle se faisait du passé était de plus en plus dominée par des impressions visuelles - c'est Huizinga qui en a fait la remarque. (II, 436) Sans éveiller toujours des vocations comme la sienne, elles ont attiré l'attention du public cultivé sur une époque captivante. Symptômes elles-mêmes d'un intérêt accru pour le Moyen Age finissant, conçu comme une Pré-Renaissance, elles ont contribué à leur tour à créer un climat favorable à son étude.

Dans ces circonstances, il va presque de soi que, dans les années d'avant-guerre, ce furent surtout les historiens de l'art qui se sont adonnés à ce genre d'études et que leur attention s'est fixée principalement sur les maîtres de la peinture dite flamande. Un flot de monographies, descriptives et critiques, se produisit: huit, au moins, consacrées aux Van Eyck seuls,²³ dont l'oeuvre se présentait sous un jour nouveau depuis la publication providentielle, précisément en 1902, des merveilleuses miniatures d'un fragment de livre d'Heures destiné à périr deux ans après.²⁴ Ils furent accompagnés, ces livres, par des études d'ensemble et par une foule d'articles de revues. Tout cela sur un niveau souvent très élevé. Pour vous donner une idée de la qualité, il suffit de rappeler les noms toujours vivants de Paul Durrieu et de James Weale, de Georges Hulin de Loo et de Max Friedländer, de Max Dvorák et de Karl Voll, d'Henri Fierens-Gevaert et de Joseph Destrée. En général, découvrir les relations entre l'art et les idées, entre l'art et la vie du XVe siècle, n'a pas été le premier des soucis de ces experts. Il sera réservé à Huizinga d'établir ces liaisons et de camper les artistes et leurs oeuvres solidement dans leur milieu.

Parmi les exceptions, il faut nommer - pas encore Max Dvorák, qui ne concevra *Kunstgeschichte als Geistesgeschichte* qu'un peu plus tard - mais bien Emile Male, qui publia en 1904, à la veille de l'exposition des Primitifs Français, un long article à thèse sur 'Le renouvellement de l'art par les mystères à la fin du Moyen Age'.²⁵ Cette étude, qui fit sensation, fut incorporée quatre ans après dans *l'art religieux à la fin du Moyen Age en France*, encore un de ces livres d'alors qui sont devenus des classiques, et que Huizinga n'a pas négligé.

23. Par L. Kämmerer (1898), K. Voll (1900), G. J. Kern (1904), M. Dvorák (1904), W. H. J. Weale (1907-8), H. Hymans (1908), E. Durand-Gréville (1910), W. H. J. Weale et M. W. Brockwell (1912).

24. P. Durrieu, *Heures de Turin* (Paris, 1902) et 'Les débuts des Van Eyck', *Gazette des Beaux-Arts*, XXIX (1903) iii, 5-18, 107-120. Peu après, un autre fragment du même manuscrit fut identifié par G. Hulin de Loo: *Heures de Milan* (Bruxelles-Paris, 1911).

25. *Gazette des Beaux-Arts*, XXXI (1904) iii, 89 sv., 215 sv., 283 sv., 379 sv. Cf. J. Mesnil, *L'art au nord et au sud des Alpes à l'époque de la Renaissance* (Bruxelles-Paris, 1911) 86-126; L. van Puyvelde, *Schilderkunst en toneelvertooningen op het einde van de Middeleeuwen* (Gand, 1912); G. Kalf, (sous le même titre), dans *De Gids*, LXXVIII (1914) i, 272-285.

Tandis que cette activité remarquable se déployait, l'étude de la sculpture de Claus Sluter et de ses successeurs se renouvelait²⁶ sous l'impulsion de Louis Courajod, dont les leçons sur *Les origines de la Renaissance*, professées avec beaucoup d'éclat à l'École du Louvre, furent publiées en 1901.²⁷ C'est dans ces leçons que Courajod avait développé des idées de Léon de Laborde²⁸ et prêché l'évangile d'une Renaissance venue par le nord - thèse contre laquelle Huizinga s'inscrira en faux.

Pourtant, ce n'est pas que par des écrits sur l'art, pictural ou plastique, que les premières années du XXe siècle ont fait preuve d'une fécondité particulière. Dans leur production variée, une place à part revient au livre de Georges Doutrepoint, *La littérature française à la cour des ducs de Bourgogne*, publié en 1909. Cette littérature y est 'envisagée surtout comme expression d'une société', ou plutôt d'un milieu, celui de la cour de Bourgogne.²⁹ L'optique, donc, se rapproche de celle de Huizinga, bien qu'il s'agisse ici d'un terrain plus circonscrit. Les tendances divergentes qui se montrent dans la littérature de cour, le voisinage du sublime et du profane, la dualité intellectuelle aussi bien des individus que de la société, le désaccord entre l'idéal chevaleresque et la réalité peu édifiante: Doutrepoint a remarqué tout cela, ainsi que la préparation de la Renaissance dans cette fin du Moyen Age, et le prolongement du Moyen Age dans la Renaissance,³⁰ mais on peut dire qu'il a fini là où Huizinga a commencé.

Dès qu'on entreprend d'évoquer les historiens 'burgondisants' d'alors, on n'en finit pas. C'est Joseph Calmette qui commence ses études sur la politique européenne des ducs. C'est Pierre Champion qui se met à explorer le XVe siècle français. Ce sont Eugène Lameere et Andreas Walther qui élucident les institutions centrales de l'Etat bourguignon. C'est Henri Pirenne, flanqué par Georges Espinas d'un côté, par Nicolaas Posthumus de l'autre, qui inaugure l'investigation de l'économie et de la démographie des anciens Pays-Bas, recherches qui ont permis de voir plus clair dans les conditions de vie de la masse de la population ...

La seule année 1902, l'année de l'exposition de Bruges, a produit deux admirables

26. Le *Claus Sluter* d'A. Kleinclausz (1905) fut suivi, dans la période qui nous occupe, par l'aperçu au t. III. 1 de *l'Histoire de l'Art* d'A. Michel (1907) et par les livres d'A. Germain (1909) et A. Humbert (1913) - largement dépassés aujourd'hui, mais symptomatiques -, tandis qu'en 1911 H. Drouot commença la longue série de ses études sur la statuaire bourguignonne.

27. L. Courajod, *Leçons professées à l'École du Louvre (1887-1896)*, H. Lemonnier et A. Michel, ed., II, *Origines de la Renaissance* (Paris, 1901).

28. Laborde, *Ducs de Bourgogne*, I, lxxv (cf. xcix): la sculpture bourguignonne (et la peinture flamande) 'ouvrent, dès la première moitié du quinzième siècle, avec une ampleur et une indépendance surprenante, l'ère de la renaissance'.

29. G. Doutrepoint, *La littérature française à la cour des ducs de Bourgogne: Philippe le Hardi, Jean sans Peur, Philippe le Bon, Charles le Téméraire*, Biblioth. du XVe siècle, VIII (Paris, 1909) vi, viii.

30. *Ibidem*, 518-522.

synthèses de l'histoire des ducs de Bourgogne, des synthèses style ancien, c. à d. dans le contexte d'histoires nationales, ce qui a quelque peu faussé la perspective. Je fais allusion au t. II de *l'Histoire de Belgique*, par Henri Pirenne, et au t.IV de *l'Histoire de France* de Lavisse, dû à Alfred Coville et à Charles Petit-Dutaillis.

Deux points de vue, côté français et côté belge. Un troisième s'y ajouta, lorsqu'en 1909 Arthur Kleinclausz retraça les destinées des ducs telles qu'elles apparurent à un historien de l'ancien Duché de Bourgogne.³¹ Un quatrième, le point de vue européen, qui avait été celui de Burckhardt dans le temps, ne tarda pas à réapparaître.

Depuis Barante, je l'ai dit tout à l'heure, c. à d. depuis les années vingt du XIXe siècle, une histoire d'ensemble des quatre grands ducs Valois en tant que représentants d'une maison princière, n'avait pas été tentée, ou du moins n'avait pas été réalisée. Voici qu'apparurent coup sur coup, en 1909 et 1910, les premiers volumes de deux ouvrages destinés à combler ce vide, l'un par un savant bourguignon déjà âgé, Ernest Petit,³² l'autre par Otto Cartellieri, jeune professeur de l'université de Heidelberg.³³ Des ouvrages fort dissemblables, d'ailleurs, quant à la conception et à l'ampleur, mais qui tous les deux en sont restés là, victimes du bouleversement de 1914. Ce n'est que de nos jours, et dans d'autres conditions, que M. Richard Vaughan a repris le projet de Cartellieri, lorsqu'il commença le magnifique polyptyque qui est maintenant en voie d'achèvement.³⁴

Signes du temps, néanmoins, que ces entreprises avortées. Signes du temps, également, les tons nouveaux que font entendre Johan Huizinga en 1911, et Lucien Febvre en 1912, qui tous les deux, et indépendamment l'un de l'autre, ont interprété le phénomène bourguignon en partant, non de présuppositions modernes, mais des pensées et des mentalités des hommes du XVe siècle.

Pour bien saisir la portée de ces innovations, il convient de se souvenir de la meilleure histoire des ducs de Bourgogne qui existât alors, et qui aujourd'hui encore a gardé beaucoup de sa valeur: celle que présentait le t.II de *l'Histoire de Belgique* d'Henri Pirenne, de dix ans l'aîné de Huizinga. Une histoire nationale, donc, mais

31. A. Kleinclausz, *Histoire de Bourgogne* (Paris, 1909).

32. E. Petit, *Ducs de Bourgogne de la maison de Valois, d'après des documents inédits*, I, *Philippe le Hardi, 1re partie: 1363-1380* (Paris, 1909) tout ce qui a été réalisé d'un projet, conçu sur une échelle immense, mais plutôt comme la mise en valeur de glanures d'archives rassemblées au cours d'une longue vie de recherches que comme une véritable 'histoire'.

33. O. Cartellieri, *Geschichte der Herzöge von Burgund*, I; *Philipp der Kühne, Herzog von Burgund* (Leipzig, 1910). Résume la vie politique seulement. Ont paru encore: une courte suite de 'Beitrag zur Geschichte der Herzöge von Burgund', *Sitzungsberichte der Heidelberger Akad. d. Wissensch., Philos.-hist. Klasse* (1912 et 1913), sur Jean sans Peur, et le recueil bien connu *Am Hofe der Herzöge von Burgund* (Bâle, 1926) apparenté par le sujet au *Herfstij*.

34. R. Vaughan, *Philip the Bold. The Formation of the Burgundian State* (Londres, 1962); *John the Fearless. The Growth of Burgundian Power* (Londres, 1966); *Philip the Good. The Apogee of Burgundy* (Londres, 1970).

comme on n'en avait jamais écrit, synthétisant les faits politiques, sociaux, économiques et intellectuels, s'intégrant à l'histoire générale de l'Europe occidentale, et animée par une vision du passé national qui se proclame dès la fameuse deuxième phrase de la Préface du t.Ier: 'Je me suis proposé (dans ce livre) de retracer l'histoire de la Belgique au Moyen Age, en faisant ressortir surtout son caractère d'unité'.³⁵ Donc, un programme et un point de vue bien déterminé, et à vrai dire déterministe, qui a permis d'organiser le passé et d'y discerner des lignes générales, mais qui comporte des dangers très graves: celui de délimiter artificiellement, en vue des réalisations ultérieures, l'espace dans lequel se sont manifestés les facteurs unifiants, et celui de négliger, dans l'espace ainsi délimité - les bassins de l'Escaut et de la Meuse -, d'autres possibilités de groupement qui peuvent avoir existé autrefois. Quoi qu'on en ait dit, tout comme ses études sur les origines urbaines, ou comme son *Mahomet et Charlemagne, l'Histoire de Belgique* de Pirenne est bien un ouvrage à thèse, à savoir que la création, en 1830, de la Belgique indépendante, à laquelle il était attaché de tout son coeur, que cette création en apparence si factice, était néanmoins l'aboutissement naturel d'une évolution plusieurs fois séculaire',³⁶ donc qu'elle était justifiée par l'Histoire.

De son engagement personnel, Pirenne n'en a pas eu conscience. 'Moi, j'ai écrit une *Histoire de Belgique* comme j'aurais écrit une histoire des Étrusques, sans raison de sentiment ou de patriotisme'.³⁷ Illusion! Et ailleurs: 'Je ne me suis laissé guider par aucune tendance, ni patriotique, ni politique. J'ai honnêtement fait effort de comprendre la réalité et pour l'exposer telle que je l'avais comprise'.³⁸ C'est cela: telle qu'il l'avait comprise, en toute sincérité. Ainsi que l'a dit Jan Dhondt, dont nous déplorons la mort prématurée: 'Nos postulats de base, nous les subissons, nous ne les choisissons pas, même quand on est Pirenne. Et nul n'a le droit de nous le reprocher'.³⁹

C'est une des originalités du travail de Pirenne d'avoir très fortement souligné l'importance des ducs de Bourgogne, qui ont achevé l'oeuvre d'unification commencée bien avant eux',⁴⁰ en lui donnant son encadrement et son armature politiques. Pirenne aimait à citer l'expression de Juste Lipse,⁴¹ qui avait intitulé

35. H. Pirenne, *Histoire de Belgique*, I (5e éd., Bruxelles, 1929) xi.

36. F. L. Ganshof, 'Les grandes théories historiques d'Henri Pirenne', *Henri Pirenne: Hommages et souvenirs*, I (Bruxelles, 1938) 210.

37. *Ibidem*, I, 122 (discours du 30 avril 1921).

38. *Ibidem*, I, 48 (discours du 14 mars 1932).

39. J. Dhondt, 'Henri Pirenne, historien des institutions urbaines', *Annali della Fondazione italiana per la storia amministrativa*, III (Milano, 1966) 114.

40. H. Pirenne, *Histoire de Belgique*, II (3e éd., Bruxelles, 1922) 172. Cf. Dhondt, 'Henri Pirenne', 110, 111.

41. Est-ce bien Juste Lipse qui a forgé le mot? Il se trouve également chez Pontus Heuterus, *Rerum Burgundicarum libri VI* (Anvers, 1584) 96: 'conditor Belgici Imperii'; cf. *ibidem*, 95: 'Conditum ac firmatum a Philippo Bono, Belgicum Imperium ...'. Ailleurs, Heuterus reproduit un dis-

Philippe le Bon 'conditor Belgii'. 'Fondateur de la Belgique', a traduit Pirenne, dans un moment de faiblesse,⁴² - anachronisme qui lui a valu une réprimande de la part de Huizinga (III, 566) - et il n'a pas hésité à considérer ces ducs, 'dont l'intérêt se confondait avec l'intérêt national',⁴³ comme des princes belges.

Que les ducs de Bourgogne aient été les fondateurs de la Belgique, ou des Pays-Bas, les deux termes pris dans le sens large qu'ils avaient autrefois, qu'ils aient créé les conditions qui ont rendu possible la formation des entités politiques et morales qui aujourd'hui portent ces noms, rien de plus évident. Il est bien sûr, également, que les ducs, d'assez bonne heure, ont vu que leurs possessions du nord représentaient le plus clair de leur pouvoir, et qu'ils se sont laissés guider souvent par les intérêts et les traditions de ces pays-là. Il est hors de doute aussi que les grandes acquisitions autour de l'an 1430 - Brabant et Limbourg, Hainaut, Hollande et Zéelande, Namur - ont tiré la maison de Bourgogne hors de la France et l'ont forcée à devenir une puissance à part, que Philippe le Bon l'ait voulu ou non. Tout cela Pirenne l'a bien compris et, dans une *Histoire de Belgique*, il a eu parfaitement raison de le mettre en lumière. Son grand livre, et les publications connexes, sont remplis d'observations heureuses; nulle part mieux qu'ici se révèle sa main de maître. Qu'est-ce donc qui pourrait nous inquiéter?

Peut-être ceci, qu'il a attribué aux ducs eux-mêmes un peu de sa propre compréhension des faits, qu'il les a vus trop exclusivement comme des princes belges. Ce parti-pris l'a amené, non seulement à trop négliger les pays de par-delà, les deux Bourgognes, Duché et Comté, mais à ne pas considérer la possibilité que ce qui était réalisé sous Philippe le Bon ne représentât que le résultat provisoire d'un essor brusquement arrêté par la défaite et la mort de son fils. Il y a là, dans cette insistance sur le caractère 'belge' de l'activité et de la volonté des ducs, un élément d'anachronisme, qui n'est pas éliminé si l'on remplace le terme 'belge' par celui de 'français', comme l'a proposé feu Paul Bonenfant.

Écoutons maintenant Lucien Febvre. En 1912, celui-ci venait de succéder à Joseph Calmette, à Dijon, dans la chaire d'histoire de Bourgogne.⁴⁴ Il avait alors 34 ans, six ans de moins que Huizinga, déjà professeur à Groningue. Pour sa leçon d'ouverture, Febvre avait choisi un sujet bien bourguignon: 'Les ducs Valois de

cours prononcé le 30 novembre 1565 par le Président Viglius ab Aytta, dans lequel il est dit de Philippe le Bon: 'qui... meritò Regni Belgici conditor appellatur': 'Rer. Austriaco-Belgic. 1. XVI', *Opera Historica Omnia* (ed. auctior, Louvain, 1651) 395. (Je dois ce dernier renvoi à mon ami E. H. Waterbolk).

42. Dans: *La fin du Moyen Age*, I, Peuples et Civilisations, VII. 1 (Paris, 1931) 459.

43. Pirenne, *Histoire de Belgique*, II, 173.

44. La fondation de cette chaire à l'Université de Dijon est encore un des événements mémorables de *l'annus mirabilis*, 1902. Elle a été occupée successivement par A. Kleinclausz (1902-04), J. Calmette (1904-12), L. Febvre (1912-18), G. Roupnel (1918-38), H. Drouot (1938-55), J. Richard (depuis 1955) - abstraction faite d'une réorganisation intervenue en 1918.

Bourgogne et les idées politiques de leur temps'.⁴⁵ Il y pose une question: Comment s'expliquer l'immense prestige dont ont joui les ducs auprès de leurs contemporains, non seulement les chroniqueurs officiels, mais aussi et surtout le menu peuple? Popularité profonde et durable, mais, à vrai dire, paradoxale. Maîtres rudes, brutaux, tyranniques et exigeants, les ducs auraient dû être impopulaires. D'autant plus qu'ils étaient des étrangers partout; mille part, pas même en Bourgogne, ils ne pouvaient faire appel à des sentiments de fidélité pour le seigneur naturel.

C'est que, répond Lucien Febvre, 'popularité, prestige d'un souverain, d'une maison royale, d'un régime politique, sont faits de croyance collective', et n'ont rien, ou bien peu, à voir avec les 'opinions individuelles que les sujets peuvent concevoir sur... la valeur ou même l'utilité, pour leurs intérêts matériels, des chefs de ce gouvernement, des représentants de cette dynastie'. Il faut, seulement, 'que l'imagination populaire puisse mettre derrière ce gouvernement, derrière cet homme, autour de cet homme, comme une auréole, les plus importantes ... des grandes idées... qui le hantent'.⁴⁶ Quelles étaient alors les grandes idées qui vivaient dans les imaginations populaires? Il y avait d'abord, dans l'universelle misère, la nostalgie du bon vieux temps, l'idéalisation des siècles passés et de la chevalerie, qu'on s'efforçait de faire revivre. Il y avait, plus populaire encore, la vieille idée de la croisade. Il y avait, enfin, la grande idée de l'unité chrétienne, de la domination universelle. Or, au XVe siècle, les seuls princes qui semblaient pouvoir réaliser ces idéaux, qui parussent incarner ces idées, furent les ducs de Bourgogne, dont l'ascension rapide approchait du miracle. Ce qui frappait surtout, c'était la condition enviable de leurs pays, 'c'était cette grande merveille, et si rare...: un état en paix, un état prospère!' Visiblement, ces ducs étaient les élus de Dieu.

La conclusion qui s'est imposée à Lucien Febvre est celle-ci:

Tandis que beaucoup d'historiens modernes ne voient guère dans la renaissance chevaleresque qu'une mode, presque une mascarade; dans les vœux de croisade, qu'une pure comédie; dans les idées de domination que des rêves fumeux - pour les contemporains au contraire, assurer l'indépendance de l'Etat bourguignon vis-à-vis du royaume, ou parachever aux Pays-Bas l'unité territoriale, ce ne furent pas les fins de la politique - mais pour les ducs, simplement, des moyens de réaliser d'autres desseins plus graves, leurs desseins véritables: restaurer la chevalerie, diriger la croisade, conquérir enfin l'universelle maîtrise.⁴⁷

Il n'est pas besoin d'être toujours d'accord avec ces opinions de Lucien Febvre (il y a bien, en effet, quelque chose à y redire), pour apprécier son point de vue. Vous avez sans doute remarqué l'écart qui existe entre sa conception des ducs, considérés dans leur temps, et celle de Pirenne, pour lequel il avait d'ailleurs une vénération

45. *Revue Bourguignonne de l'Université de Dijon*, XXIII(1913) n° 1.

46. *Ibidem*, 12.

47. *Ibidem*, 21.

sans bornes. Vous avez peut-être aussi eu le sentiment d'un accord spirituel avec Huizinga, d'une certaine affinité entre ces deux historiens qui se manifeste encore ailleurs. Il y a, dans l'oeuvre de Huizinga, des passages qui sont du pur Lucien Febvre, la fougue en moins; il y a, surtout, dans l'oeuvre de celui-ci, des pages qui se lisent comme du pur Huizinga, transposé dans un autre style⁴⁸ - bien entendu, sans qu'il y ait question, dans l'un et l'autre cas, d'emprunt ou d'influence.

Qu'il me soit permis de relever ici un souvenir personnel. Lorsque j'ai rencontré Lucien Febvre pour la première et dernière fois, à Amsterdam en 1954, et que je lui avais dit mon admiration pour ce travail de jeunesse, il m'a répondu à peu près ceci:

Ah oui! Ces ducs de Bourgogne. Je vous étonnerai sans doute quand je vous dis que c'est un sujet qui n'a pas cessé de m'intéresser. C'est vrai, pourtant, et je veux vous confesser que j'espère bien y revenir bientôt. En fait, j'ai déjà commencé ...

Deux ans après il était mort, et son projet, quel qu'il ait été, en est resté là.

Au moment où Lucien Febvre prononça son discours d'ouverture, Huizinga avait déjà observé, de son côté, et également par rapport aux ducs de Bourgogne, que pour éviter les anachronismes, on n'avait qu'à se placer au point de vue des contemporains. Si ceux-ci se sont laissés bernier par des illusions, qu'importe? - 'Parce qu'au fond ce sont des illusions qui dominent les actions politiques du moyen âge bien plus que ne l'ont fait la raison, le calcul, l'intérêt bien compris'. (II, 68) Lui aussi avait remarqué le prestige dont ont bénéficié les ducs, même hors de leur domaine, mais il ne s'y est pas arrêté. Il s'est demandé plutôt: quel a été le caractère véritable de la puissance de la maison de Bourgogne, comment elle est apparue aux contemporains, quels ont été ses liens avec la France, et quelle a été son importance pour la formation d'une nationalité néerlandaise (au sens large du mot).

Vous avez compris que je parle maintenant de l'étude intitulé 'Uit de voorgeschiedenis van ons nationaal besef', (II, 97-160) à laquelle j'ai déjà fait allusion, et qui date de 1911.⁴⁹ Une version française complètement remaniée parut en 1930 sous le titre 'L'Etat bourguignon, ses rapports avec la France et les origines d'une nationalité néerlandaise'. (II, 161-215)⁵⁰

Dès le début, Huizinga s'y oppose implicitement à la conception, à la thèse, de Pirenne (auquel il avait d'ailleurs dédié son essai). Oh, il est bien tentant, lorsque

48. Il est intéressant, aussi bien pour les différences que pour les affinités, de comparer avec le *Herfsttij* l'étude de L. Febvre, 'Les principaux aspects d'une civilisation: La première Renaissance française' (1924), *Pour une Histoire à part entière* (Paris, 1962) 529-603.

49. C'est le 1er avril 1911 que la première partie de cet essai fut communiquée aux membres du 'Historisch Genootschap', à Utrecht. Après avoir été publié, sans les notes, dans la revue *De Gids*, LXXVI (1912) i, 432-487, il parut sous sa forme complète dans le volume *Tien Studiën* (Haarlem, 1926) 1-79.

50. Je me permets d'emprunter mes citations à cette rédaction de 1930, dont la teneur est identique.

nous avons ordonné les faits du passé de sorte qu'ils s'arrangent dans une connexion compréhensible, de considérer alors cette connexion des faits comme une nécessité inherente. L'historien doit se garder de cette tentation. Il lui importe avant tout d'être indéterministe, de se représenter, à chaque moment, que les événements auraient pu tourner autrement. Dans le cas des Pays-Bas, les facteurs ethnologiques, économiques, sociaux, etc. auraient pu avoir un résultat tout à fait différent sans l'ambition de la maison de Bourgogne. (II, 167; cf. 97 sv.) Et Huizinga retrace la fortune de cette maison, qui s'émancipe peu à peu de la France et fonde un État d'entre-deux, mais sans en avoir d'abord nettement conscience. Est-ce qu'il faut condamner comme des traîtres les ducs, et comme des hypocrites, eux et leurs porte-parole, pour avoir protesté de leur loyauté française? Il faut considérer d'abord, nous fait remarquer Huizinga, qu'au XVe siècle il n'était rien moins qu'assuré que l'avenir de la France appartiendrait à la monarchie unitaire; ensuite, 'que les idées politiques d'une époque sont presque toujours en retard sur la réalité présente'; enfin que 'pour les esprits du moyen age, beaucoup de choses, qui pour nous sembleraient s'exclure, ne s'excluaient pas'.(II, 177) Un patriotisme français, un orgueil français, existait déjà, depuis longtemps, et les ducs de Bourgogne l'ont senti eux aussi. Mais non moins fortes étaient les conceptions féodales et dynastiques, qui leur ont permis d'aspirer à la formation d'un état constitué aux dépens de la France... tout en prétendant, et en se croyant, rester de bons Français. Au temps de Philippe le Bon, la France et la Bourgogne n'étaient pas encore étrangères l'une à l'autre. Insensiblement, les deux puissances se séparaient tout de même, parce que, à la longue, la réalité politique s'imposait aux esprits. Huizinga a observé, dans les actes du duc et dans les écrits de ses chroniqueurs, comment cette réalité a été d'abord imparfaitement saisie; il a relevé les tâtonnements en vue de trouver des termes et des symboles propres à exprimer la situation nouvelle, la quête de précédents historiques propres à l'expliquer, ou à la justifier. Entretemps, dans les pays du duc, un esprit de communauté s'est graduellement formé, un sentiment bourguignon, transcendant les patriotismes particuliers, mais qui ne deviendrait un sentiment national qu'à partir de la crise de 1477.

Lorsque la version française de cet essai eut paru, Huizinga reçut une lettre de Pirenne, lettre qui contient un passage bien connu, mais qui vaut d'être cité une fois de plus. (VI, 504) 'Je dirais volontiers', écrit le maître belge,

qu'étant donné votre point de vue, vous avez raison. Mais, en envisageant le sujet d'une manière plus concrète, dans les faits plutôt que dans les idées, dans ce que les ducs ont fait sans peut-être avoir voulu le faire, on le voit apparaître, me semble-t-il, d'une manière un peu différente.

Et puis ces mots que je vous donne par manière de conclusion:

Il y a, en somme, plusieurs vérités pour une même chose: c'est un peu, comme en peinture, une question d'éclairage. L'essentiel est de faire réfléchir.